

quand il rentrait le soir de l'île Tristan, s'émerveillait de la ressemblance. Mariannic aussi se montrait ravie. Le seul Yves ne paraissait point satisfait. "Ce n'est pas encore ça!" murmurait-il en réponse aux compliments de son hôte.

Son mécontentement était-il simplement l'expression de ce sentiment très naturel qui pousse les vrais artistes à trouver l'œuvre exécutée très inférieure à l'œuvre rêvée ; ou bien voyait-il avec ennui approcher l'heure où, le portrait étant fini, la chère intimité du jardin prendrait fin à son tour ? Cherchait-il un biais pour prolonger les séances ?... Il hochait la tête en regardant sa toile, et il répondait mélancoliquement aux éloges de Mariannic :

— Non, ça n'y est pas... Bien que votre toilette soit très simple, elle a encore une coupe et des notes trop modernes pour exprimer tout ce que j'aurais désiré mettre dans ma toile... Elle ne s'harmonise pas assez complètement avec le paysage. J'aurais voulu, dans ce milieu si original, vous montrer telle que je vous vois, c'est-à-dire comme une incarnation de l'âme de la Bretagne... et je n'y ai pas réussi.

Mariannic ne répondit rien, mais une mystérieuse lueur passa



L'étrangère se retourna et Yves poussa une exclamation.—Page 236, col. 1

dans ses yeux limpides. Le lendemain, quand le peintre fut introduit par la servante dans le salon, il n'y trouva pas, comme d'habitude, Mlle de Tromelin.

— Patientez seulement, dit Janette avec un malicieux sourire, mademoiselle ira vous rejoindre au jardin.

Il descendit le perron, attendit un quart d'heure, puis se dirigea vers le vivier, en songeant que peut-être la jeune fille s'était rendue directement à l'endroit ordinaire de leurs séances. En se rapprochant de la terrasse enguirlandée de vigne vierge, il aperçut de dos une Bretonne en coiffe blanche, accoudée au mur et regardant la campagne. Un peu intrigué, il avait ralenti le pas. Tout à coup l'étrangère se retourna et Yves poussa une exclamation admirative en reconnaissant Mariannic.

Elle avait revêtu le costume que portent les jeunes filles de Douarnenez, quand elles se fiancent ou quand elles vont aux noces. Sa délicate figure était encadrée dans la mousseline empesée de la "coiffe de cérémonie," fuyant en forme de corne derrière la tête. Sous cette coiffe neigeuse, on ne voyait de ses cheveux châtain que deux minces

bandeaux plaqués sur les tempes, et un chignon en catogan sur la nuque.

Froncé derrière les épaules et croisé sur la poitrine, un châle de mousseline brodée enfonçait ses pointes sous la bavette d'un tablier de taffetas bleu tendre, dont l'étoffe souple, nouée à la taille par des rubans, retombait carrément sur la jupe de laine crème, découvrant deux pieds mignons chaussés de bas bleus. Dans cette toilette blanche, que la note claire de la chaussure et du tablier réveillait discrètement ; sous les ailes légères de la coiffe de cérémonie, Mariannic avec son teint ambré, ses yeux pers, sa grâce chaste, incarnait admirablement cette fois, selon le rêve du peintre, la simple et pénétrante poésie de la race bretonne. Yves la regardait, extasié, muet de surprise.

— Comment me trouvez-vous ? demanda Mariannic.

— Adorablement belle ! répondit-il d'une voix assourdie par l'émotion. Vous avez d'instinct réalisé ce que je cherchais : une symbolique harmonie entre votre personnalité et la terre natale que vous aimez. C'est ainsi que dès le début j'aurais dû vous peindre.

— Eh bien, si ce n'est pas abuser de votre temps, peignez-moi maintenant telle que vous me voyez... Cela ne vous ennuie pas de recommencer ?

— Cela m'enchantait au contraire !... Nous garderons l'autre portrait pour les profanes et je ferai celui-ci pour vous seule... J'y mettrai tout mon cœur !

L'énergie passionnée avec laquelle il avait prononcé ces derniers mots envermeilla les joues de Mariannic. Tout en parlant, il avait pris une toile neuve et la plaçait sur le chevalet. Il se mit sur-le-champ à la besogne avec un entrain joyeux. Mlle de Tromelin, immobilisée dans la pose indiquée, regardait rêveusement le peintre. Celui-ci, les yeux fixés alternativement sur sa toile et sur son modèle, les sourcils froncés par une attention laborieuse, la face illuminée, semblait transfiguré. Au dedans d'elle, la jeune fille sentait sourdre un jaillissement de tendresse.

Pendant près d'une heure, ils demeurèrent silencieux. Pris par la fougue de l'exécution, le peintre ne s'apercevait pas de la fuite du temps.

Tout d'un coup, il crut voir les traits de Mariannic se tirer et il comprit que, dans son égoïste fièvre de travail, il soumettait la patience du modèle à une trop rude épreuve.

— Pardon, murmura-t-il, je vous fatigue... Reposons-nous un moment.

Mlle de Tromelin sauta à terre, et s'approcha du chevalet.

— Puis-je regarder ? demanda-t-elle timidement.

— Non, non... pas encore !... Asseyez-vous et causons, cela vous délassera... Est-ce que vous aviez déjà porté ce costume, avant de le revêtir aujourd'hui ?

— Oui, une fois, aux noces d'une ouvrière qui travaillait chez nous... Je ne voulais pas que ma toilette eût l'air de trancher sur celle des autres invités, et je m'étais habillée en artisanne... C'est le costume des filles d'honneur de la mariée.

— Il est charmant.

— N'est-ce pas ?... On voudrait être ouvrière pour pouvoir le porter à sa propre noce.

— C'est une fantaisie qu'il vous sera facile de satisfaire, lorsque vous vous marierez... Personne ne s'en plaindra.

Tout en s'efforçant de plaisanter, tandis qu'il formulait ce compliment, Yves était pris d'une soudaine mélancolie ; sa physionomie se rembrunissait. Mariannic s'en aperçut, et, secouant la tête, elle reprit avec vivacité :

— Oh ! moi, j'ai le temps d'y penser... Mon tour n'est pas encore venu !

— Ce n'est pas l'avis de M. de Tromelin.

— Qu'en savez-vous ? s'écria-t-elle, inquiète.

— Je le sais, parce que votre père me l'a laissé entendre en me parlant de votre portrait... Il prévoit qu'un jour ou l'autre vous vous marierez, et c'est précisément pour cela qu'il a voulu avoir votre image, afin qu'elle lui tînt compagnie, quand vous serez loin... — Je me trouve heureuse comme je suis, et je ne songe pas à m'en aller de chez nous.

— Pourtant...

— J'ai idée que ceux qui me demanderont ne me plairont pas.

— Mais, insista-t-il, moitié riant, moitié sérieux, il s'en présentera, un jour, un qui vous plaira... — Qui sait ?... Celui-là ne songera sans doute pas à me demander, répondit-elle en baissant ses paupières, comme pour empêcher son interlocuteur de lire dans ses yeux.

— Il n'osera peut-être point... hasarda le peintre, mais d'une voix à peine distincte...

(A suivre)